



# Over The Rainbow

---

*Xavier Bonnin*

« *Le vivant qui ne ressemble pas aux parents est déjà, à certains égards, un monstre car, dans ce cas, la nature s'est, dans une certaine mesure, écartée du type générique.* »

Aristote, *Génération des animaux*, 4, 2, 767b (traduction P. Louis)

Elle se balance, assise à l'arrière, dans la petite voiture blanche qui ne roule jamais à plus de trente à l'heure, parcourant sans fin les routes, traçant des sillages en creux à travers le paysage de mon enfance. Celui des rives terrestres ondoyantes, bordées de bois et d'herbe fauchée, au-dessus desquelles venaient battre les vagues de l'océan, à l'âge du crétacé.

On les voit passer, elle et lui, indissociables.

Le vieux conduit. Sa peau est tannée.

Une casquette en pied de poule couvre le haut du crâne et la moitié supérieure de l'occiput, dégageant la nuque. Comme offerte à un couperet invisible, une lame d'entre les temps, suspendue au-dessus de cette surface de peau brune, rasée chaque mois au salon de coiffure de la Rue Nationale.

Son profil se découpe de façon nette, à travers le cadre que délimite la partie supérieure de la portière dont la fenêtre est la plupart du temps baissée.

Elle est assise derrière lui, tirant une langue épaisse, râpeuse, poussant des cris, riant parfois, dans tout l'éclat de cette nervosité malade, hystérique, chromosomique, lèvres soulevées, spasmes dégageant ses gencives roses, surplombées par deux rangées de dents noires.

Elle balance sa tête sur le côté, pousse des sifflements, animée par une mécanique subite, implacable, imprévisible. Fait osciller avec une délicatesse presque inattendue des poches vides — des emballages de pâtes d'une marque italienne connue ou de boudoirs confectionnés à la biscuiterie locale — dont elle extrait un doux bruissement.

Le murmure des fibres de polyéthylène.

Elle les tient entre ses doigts nerveusement repliés. Elle les agite doucement, battant un rythme connu et entendu d'elle seule, l'esprit poreux soulevant les nappes de silence, captant le chant des astres, l'activité aléatoire des particules qui s'entrechoquent tout autour. Puis elle les abandonne, lorsque, à force de va-et-vient, à force de ce roulis discontinu, elles en deviennent muettes.

*La pauvre petite, c'est ainsi que ma mère la nomme.*

Le premier monstre, la bête mythologique de mon adolescence, jusqu'à mes dix-sept ans.

Mâchoire proéminente, cheveux bruns, plats et raides, coupés au carré. La frange dégage un front étroit et deux yeux en amande qui jamais ne se fixent sur un point et ne semblent jamais, non plus, luire d'un sentiment quelconque.

Elle est le premier être de l'incommunicable, celle qui, malgré toute l'affection, toute la tendresse, toute l'attention que je peux déployer, ne me donne rien en retour. Rien d'autre que ce regard fermé, opaque, noyé dans ce visage lunaire qui jamais ne s'émeut.

Elle est le grand mystère, la première chape d'incompréhension contre laquelle je me heurte, le refus d'aimer et d'être aimé, le rejet au dehors et du dehors, sans que rien, ni personne, ni aucune raison tangible, pas même celle de son handicap — j'ai lu plus tard avec stupeur que ces enfants-là étaient hypersensibles — ne puisse justifier l'indifférence alanguie, froide, mortelle, préfigurant celle du monde moderne auquel je n'ai jamais cessé depuis lors de me heurter, sans que mes propres différences ne légitiment mon existence parmi les autres, tous les autres, assemblés, coordonnés, dans ce vaste ensemble d'une cohérence douteuse que l'on nomme la société.

La promenade, chaque jour à dix-sept heures.

Elle attend devant la voiture, se balançant d'un pied sur l'autre, agitant ses poches. Le vieux quitte son transat, ferme les portes de la maison, se dirige vers le véhicule, abaisse le siège du conducteur : le plus difficile pour elle est de franchir la distance égale à la hauteur du carénage.

Chaussée de souliers ouverts à bride blanche — ses pieds délicats sur lequel « volute » le cuir découpé sont comme la trace inscrite d'une extrême féminité oubliée du corps de la mère et de son sexe, depuis la nuit des âges, transie par la difformité —, elle bascule, s'appuie sur l'avant-bras du « pater ». On lit une forme de

lassitude et de renoncement sur le visage du vieux : très légèrement voûté, plié sous l'effort, il soutient la petite, apeurée par ce basculement de son corps au-dessus d'un vide d'une trentaine de centimètres. Elle se détache enfin de lui, effectue un quart de tour, bascule sur le siège arrière, provoquant une sorte de roulis à cause de l'affaissement brusque du poids de son corps sur les amortisseurs.

Le vieux s'installe et la voiture démarre, gravissant l'immense allée qui les sépare du reste du monde.

Vers dix-huit heures, le car de ramassage scolaire me dépose chez nous, à quelques kilomètres seulement de là. On les croise parfois sur la route — à moins qu'ils ne soient déjà garés devant la porte. Comme les voies communales sont étroites, la manœuvre dure un temps certain, une éternité même, durant laquelle tous mes petits camarades surplombent la petite voiture blanche et plongent le regard dans l'habitacle.

Il y a comme un déséquilibre, un vacillement perceptible du car dont les roues longent dangereusement le fossé, écrasant les boutons d'or, le trèfle et le liseron qui fleurissent en toute liberté çà et là.

Les enfants gloussent, me lancent des regards en coin avec une lueur moqueuse au fond des yeux, un vague sourire sur les lèvres, les commissures légèrement relevées évoquent le geste en tout point parallèle que tracerait leur index sur leur propre gorge en ma direction, très lentement, un peu plus bas, sur leur peau blanche et nue. Néanmoins, ils n'osent pas se moquer ouvertement, car l'une des occupantes du car est la fille de l'aide subventionnée par l'État qui seconde le vieux, chaque jour : elle jouit d'une forme d'autorité dans son village et chacun la respecte.

Je suis en quelque sorte protégé par une nappe de silence et de rires étouffés.

J'ai honte.

J'ai honte d'avoir honte.

Toute mon étrangeté est matérialisée là, à quelques mètres au-dessous.

Elle frappe mon existence du sceau de l'infamie, à coups de chair hurlante.

Moi qui depuis mon plus jeune âge suis regardé comme un garçon différent.

À cause de ce visage de fille que me renvoie mon reflet, à cause de cette sensibilité excessive qui n'a rien à faire là, parmi les petits paysans de mon âge occupés seulement à des jeux de garçons.

La rudesse des mœurs semble accompagner celle des cœurs.

À la petite école, je n'ai aucun ami.

Plus tard, au collège, je reçois chaque jour une insulte, une allusion basse, ceci jusque devant la porte de ma maison qui n'est plus un refuge depuis le jour où un jeune voisin qui passe à bicyclette m'apostrophe depuis la route : « Sale pédé ».

Sale pédé.

Sale pédé.

Cette insulte m'enterre au fin fond de moi-même.

Tout le monde sait.

Chacun se doute.

L'évidence se nie seulement chez moi, dans mon propre foyer.

On se trompe tellement à mon sujet.

Depuis ce jour, je vis dans un état de terreur permanent : je me rends parfaitement compte que suis devenu lâche au fil des ans, à force de me taire, à force de me dissimuler au regard de chacun, à cause de la multitude suspicieuse et mal intentionnée autour de moi, de cet avenir que l'on trace, de cette normalité dans laquelle on voudrait que j'engage mon devenir, âme et corps.

Le soir, je contemple sans fin le plafond en chêne peint en blanc au-dessus de mon lit. Je retrouve les mêmes aspérités qui sont comme les constellations d'un ciel à portée de regard. La lumière qui filtre à travers les vieux volets les rend à peine perceptibles. Je passe de l'une à l'autre, j'ai l'impression qu'elles m'observent aussi, et qu'elles contiennent la survivance de chaque arbre arraché, comme une mémoire des nuits immémoriales, avant que ne s'abatte le fil de la hache et du ciseau à bois.

J'ai du mal chaque soir à m'endormir.

Je pressens, j'anticipe le monde, je mesure sans ne rien connaître, perclus dans mon isolement. Je récite les leçons apprises : des images venues d'un ailleurs inconnu me parviennent et s'ajoutent à la confusion de mon imaginaire galopant. Autour de moi sept peluches se pressent, sept compagnons d'infortune que je borde soigneusement et qui m'aident à traverser la nuit.

Un soir d'hiver, je suis persuadé qu'on est venu murmurer des paroles mystérieuses à mon oreille, j'en hurle de terreur, réveillant ma mère qui m'assure que personne n'est entré dans ma chambre : ce souvenir rêvé reste étrangement vif durant plusieurs années, je garde la mémoire du souffle perceptible du visiteur, là où affleure la veine jugulaire, pendant de longues années.

Il y a quelque chose qui ne va pas chez moi.

Et ce quelque chose-là se trouve juste à côté, plus bas, au-dessous des vitres immenses du car qui cahute sur la route étroite.

Inscrit dans la chair de celle qui est, de fait, ma tante, et qui se balance, qui hurle, qui est promenée, montrée aux yeux de tous, dans ce véhicule blanc, comme une preuve évidente, anticipant cette tare qui bouleverse l'ordre de mes propres inclinations. À chacun de ses mouvements alternatifs, c'est un peu comme si on enfonçait un clou dans chacune de mes extrémités : je m'expose chaque jour dans la société, en montant dans ce car chaque matin, ce car qui me conduit vers l'immense complexe fait de blocs parallèles dont je mesure mal les proportions.

C'est un supplice chaque jour de paraître au devant de sa propre ombre.

Le travail de la petite est stationnaire : elle ne fait que marquer cette durée sans pouvoir elle-même échapper à la propre rythmique qu'elle génère.

Elle n'avancera jamais.

Je n'avancerai pas, non plus, ni avec, ni sans elle.

Sa langue démesurée, c'est ma parole qu'on étouffe, le verbe qui refuse de sourdre. La difformité du corps matérialise ma non-conformité au monde.

L'arbre du grand-père en son extrémité avait voulu se prolonger, s'étirer à l'infini, jusqu'à elle, qui fut le huitième et dernier enfant du couple formé avec ma grand-mère russe. Je représente une autre extrémité, comme un nouveau poids qui déséquilibre davantage le rameau, celui de cette généalogie arrêtée, l'autre point d'orgue après lequel plus rien ne fleurira.

Je serai l'ultime paria, l'horreur d'entre les horreurs, l'espoir déçu, le renoncement vivant de mon père et de ma mère à toute idée même de réussite, le fer de lance tourné contre lui-même.

La petite a été la lame coupante qui a dissocié pour toujours mon esprit d'avec ma chair. Son balancement, c'est le rythme de cette séparation, comme une brèche chaque jour agrandie.

Ses cris proviennent aussi des résonances d'une très grande douleur à venir.

Comme un écho qui me parviendrait depuis l'homme d'« obsidienne regard », fusionnant le dimorphisme dans le creuset de ses bras, depuis l'homme d'entre les continents, replié contre mes vertèbres, sueur vespérale passant d'un corps à l'autre, chauds vifs du désamour, manteau de terre soulevé jusqu'à la roche, jusqu'au magma, chair liquéfiée coulant entre mes veines, nuque mordue jusqu'à l'apparition de la première faille du cœur, l'ultime déchirure qui laisse pantelant.

Je connaîtrais l'incendie, le corps brûlé de l'intérieur, la coque vide après la mue imaginaire, le battement du cœur dorsal.

Puis la chape de silence, qui s'abat comme une condamnation.

Pour la vie.

Pour toute la vie entière.

C'est pour cela peut-être ses hurlements.

L'été, chaque matin, elle s'installe sur l'allée goudronnée, et, toujours se balançant, tient d'une main ses poches, et de l'autre saisit des graviers, élève son bras au-dessus d'elle, légèrement en avant, puis ouvre la paume et laisse tomber les cailloux sur le sol.

Le soleil tanne sa peau blanche.

On dirait qu'elle scande les heures.

Elle est devenue le métronome du temps de mon adolescence.

Elle procède d'une inutilité fondamentale et pittoresque qui plonge cette durée-là dans un rituel indéchiffrable.

Lorsqu'elle était toute petite, une publicité la faisait rire chaque fois qu'elle passait à la télévision. Un jeune Mexicain, portant un immense sombrero, tenait un biscuit couvert de chocolat noir. On l'appelait de ce nom-là, de ce nom de disque en pâte sablée à double face, de ce prénom étranger, ibérique, portant toute la civilisation du soleil dans la vieille maison froide.

Elle aurait pu venir de n'importe quel âge, de n'importe quel pays, portée là comme une malédiction, comme l'anathème d'un Dieu au visage tellement immense qu'il toucherait la terre sans pouvoir baiser la chair suppliante de ses propres créatures. Sans même trouver les mots, sans même amorcer le moindre geste vers elles.

Je ne l'ai plus jamais revue, depuis vingt ans.

Depuis la mort du vieux.

Je sais qu'elle est toujours vivante, qu'elle est prise en charge dans un centre spécialisé.

Est-elle devenue silencieuse ?

Ses hurlements résonnent encore quand je me souviens d'elle.